

“Positions bibliques sur la médecine” : Mise en perspective théologique

Frédéric Rognon

Dans son article intitulé : *Positions bibliques sur la médecine*, Jacques Ellul ne cite à aucun moment Søren Kierkegaard (ni aucun autre auteur d'ailleurs, mis à part les auteurs bibliques bien entendu). Et cependant, Kierkegaard est présent, *incognito* (terme cher à Kierkegaard), du début à la fin du texte d'Ellul, et notamment au moment où se noue de manière décisive le fil de son argumentation. Les principales références implicites au philosophe et théologien danois concernent la distinction entre « la maladie qui n'est pas à la mort » et « la maladie à la mort » ; elles renvoient donc, tacitement, à l'ouvrage de Kierkegaard intitulé : *La maladie à la mort* (*The Sickness unto Death*). Un parcours à travers ce livre serait ainsi susceptible d'éclairer l'approche de Jacques Ellul.

JACQUES ELLUL ET SØREN KIERKEGAARD

Il convient en effet d'avoir présente à l'esprit la filiation très nette entre Kierkegaard et Ellul. Celle-ci passe, on le sait, par Karl Barth, mais lorsque ce dernier s'éloigne de Kierkegaard, Jacques Ellul s'éloigne de Barth pour rester arrimé à Kierkegaard ; en d'autres termes, Ellul n'est barthien que lorsque Karl Barth est kierkegaardien. S'il s'autorise des critiques envers Barth sur le plan théologique (comme envers Marx sur le plan sociologique), en revanche, Jacques Ellul n'est jamais critique envers Kierkegaard. Il l'exprime d'ailleurs en ces termes :

Habituellement, dans mes lectures, le mécanisme critique de la pensée joue aussitôt, et je suis appelé à répondre : “Oui, mais . . .” Les auteurs qui ont eu le plus d'influence sur moi m'ont fait penser par réaction. Je n'ai jamais adhéré à un système. À l'égard de Barth lui-même, j'ai toujours pris une distance critique. Ma réaction à Kierkegaard n'a rien de comparable. Ici, je suis seulement à l'écoute. Je ne cherche pas à imiter, ni à appliquer méthodes ou concepts. Je suis renvoyé à moi-même par un miroir qui rend éclatantes pensées, contradictions, exigences, présence à la vie et présence de la mort. Renvoyé à moi-même, mais plus du tout semblable à ce que j'étais avant d'avoir lu tel ou tel texte. Interpelé. Mis au pied du mur, par un rapport singulier qui m'interdit toute échappatoire. J'écoute. Je ne discute pas la pensée de Kierkegaard, mais

je me sens obligé de répondre, de répondre à un autre qu'à Kierkegaard lui-même¹.

Cette longue citation atteste que Kierkegaard s'avère être le créancier intellectuel et spirituel par excellence de Jacques Ellul. Ce point ne fait que confirmer l'intérêt que présente pour nous un détour par l'œuvre kierkegaardienne.

LA MALADIE À LA MORT : DISSIPATION DE MALENTENDUS

La lecture de *La maladie à la mort* requiert néanmoins quelques précautions, en raison d'un certain nombre de malentendus tenaces dont l'ouvrage a pu pâtir tout au long de sa réception en France². Le principal de ces quiproquos, et le plus dommageable, est la première traduction du livre, sous le titre : *Traité du désespoir*. Et cet intitulé fautif (puisque le titre originel danois : *Sygdommen til Døden*, signifie littéralement : *La maladie à la mort*) n'a pas contribué pour une petite part à la diffusion d'une image particulièrement sombre du penseur de Copenhague. Or, en 1947, lorsque Jacques Ellul écrit « Positions bibliques sur la médecine », il ne dispose en français que de cette première traduction ; ce n'est qu'en 1971, lors de la publication du volume XVI des *Œuvres Complètes* de Kierkegaard en français, dans une édition académique³, que le titre correct commencera à s'imposer (même si l'on continue aujourd'hui encore à citer le *Traité du désespoir*).

Ces données éditoriales devaient être mentionnées, pour souligner la rigueur de Jacques Ellul, qui, sans s'arrêter à la réputation délétère de Kierkegaard, lit attentivement *La maladie à la mort* et en rend compte avec justesse. Car s'il est bien question de désespoir dans cette œuvre, celui-ci n'est décrit que pour mieux proclamer, par contraste, l'espérance chrétienne. Le titre le dit bien, puisqu'il renvoie aux paroles de Jésus dans l'évangile de Jean : « Cette maladie n'est point à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle⁴ ». Un fin connaisseur de la Bible comme Jacques Ellul fait aussitôt le rapprochement. En français courant, on parlerait plutôt de « maladie mortelle » ; l'expression inhabituelle « maladie à la mort » surprend ceux qui n'ont pas de culture biblique, c'est-à-dire la grande majorité des Français, en 1947 comme aujourd'hui, et ouvre

donc la porte à tous les malentendus. En réalité, *La maladie à la mort* (dont le sous-titre est : *Un exposé psychologique chrétien pour l'édification et le réveil*) est un traité et une méditation sur l'espérance chrétienne.

LA MALADIE À LA MORT : DU DÉSESPOIR À L'ESPÉRANCE

La maladie à la mort paraît sous un pseudonyme : Anti-Climacus. Le *Post Scriptum définitif et non scientifique aux Miettes philosophiques* (1846)⁵ était signé de Johannes Climacus : il exprimait la prétention rationaliste, aux échos hégéliens, de s'élever de la terre au ciel par une échelle (« climax » en grec signifie : « échelle ») et de rendre compte de l'ensemble du réel sous forme de système totalisant. Anti-Climacus, qui signe *La maladie à la mort* (1849)⁶, mais aussi *L'école du christianisme* (1850)⁷, est le contraire de Climacus : le témoin de la vérité chrétienne, qui se révèle aux hommes par un mouvement descendant, inverse au mouvement ascendant de la présomption humaine. Anti-Climacus est celui qui accueille le Dieu de Jésus-Christ, qui se fait connaître lui-même par sa Parole.

L'auteur le dit d'emblée : « la maladie à la mort est le désespoir »⁸. Et il poursuit la chaîne d'identification en ces termes : « le désespoir est le péché »⁹. Mais il y a deux formes de désespoir, et donc de péché : le désespoir-faiblesse et le désespoir-défi. Le désespoir-faiblesse consiste à ne pas vouloir être soi, à se fuir soi-même dans tous les divertissements que le monde propose. Le désespoir-défi consiste à vouloir être soi, mais tout seul, sans altérité, et notamment sans l'altérité divine. Ainsi, paradoxalement, « le péché consiste, étant devant Dieu ou ayant l'idée de Dieu, et se trouvant dans l'état de désespoir, à ne pas vouloir être soi, ou à vouloir l'être »¹⁰. On comprend bien ici que le péché ne doit pas être compris sur un plan moral : « le contraire du péché n'est nullement la vertu (. . .), c'est la foi »¹¹.

Mais si le contraire du péché est la foi, et si le désespoir consiste à ne pas vouloir être soi, ou à vouloir l'être, comment concevoir le contraire du désespoir, c'est-à-dire l'espérance ? Celle-ci consiste, selon Kierkegaard, « en ce que le moi, étant lui-même et voulant l'être, devient transparent et se fonde en Dieu »¹². En d'autres termes, voici « l'état d'où tout désespoir est banni : le moi qui se rapporte à lui-même et veut être lui-même devient transparent et se fonde en la puissance qui l'a posé »¹³. Ainsi l'espérance chrétienne, antidote à l'égard de toute forme de désespoir, revient à faire le saut de la foi, à plonger en Dieu qui nous accueille les bras ouverts, à renoncer ainsi à soi-même, pour finalement se retrouver soi-même, mais grâce au détour par l'altérité divine.

Le principal critère discriminant entre le désespoir et l'espérance, c'est l'altérité : que l'on se fuir soi-même ou que l'on veuille être soi-même, on nie l'altérité de Dieu ; tandis que si je rentre en relation vivante et confiante avec le Dieu vivant et vivifiant, alors je deviens réellement moi-même et je suis guéri du désespoir. Car alors ma maladie n'est pas « à la mort », elle a pour finalité la glorification de Dieu.

POSITIONS BIBLIQUES SUR LA MÉDECINE : VERS UNE APPROCHE SPIRITUELLE DE LA MALADIE

Telle est donc l'impulsion philosophique et théologique que promeut Søren Kierkegaard en 1849, et qui se trouve à l'arrière-plan, sur un mode implicite, un siècle plus tard, du texte de son héritier spirituel, Jacques Ellul, intitulé : *Positions bibliques sur la médecine*. Comment déceler l'incidence de l'œuvre du penseur de Copenhague sur celle du professeur de Bordeaux, au sujet de la maladie ?

De même que, chez Kierkegaard, le péché ne doit pas être compris dans un sens moral, mais spirituel, de même le désespoir ne doit pas être réduit à un mode psychologique, mais appréhendé dans sa dimension spirituelle. Ainsi, dans la perspective kierkegaardienne, un homme désespéré (sur un plan spirituel) peut très bien ne pas le savoir (sur un plan psychologique) : la fuite à l'égard de lui-même, ou l'affirmation forcenée de lui-même, lui cachent à ses propres yeux sa réelle condition d'homme désespéré, c'est-à-dire indépendant à l'égard de Dieu. La maladie à la mort est celle qui éloigne de Dieu.

Jacques Ellul applique le même raisonnement à la maladie proprement dite. La maladie, au sens courant du terme, peut être « à la mort » ou ne pas être « à la mort » : selon que le malade se tourne ou non vers Dieu. Cela signifie qu'une maladie mortelle, c'est-à-dire une maladie qui conduit vers une mort physiologique, peut très bien ne pas être « à la mort » si le patient s'en remet à Dieu au cours de sa maladie. Inversement, une maladie curable, et dont le patient finit par guérir sur un plan physiologique, peut très bien être une maladie « à la mort » si ce patient se détourne de Dieu tout au long du processus thérapeutique.

Søren Kierkegaard, dans son ouvrage *La maladie à la mort*, parle peu de maladie au sens physiologique, et se concentre sur la question de la maladie spirituelle qu'est le désespoir. Il consacre néanmoins les deux pages du « Préambule »¹⁴, juste après l'« Avant-propos », à l'articulation entre maladie physiologique et maladie spirituelle : c'est ainsi qu'il rappelle la parole de Jésus, selon laquelle la maladie de Lazare « n'est pas à la mort », alors que, pourtant, Lazare meurt peu de temps après ; et Jésus annonce alors ouvertement à ses disciples : « Lazare est mort »¹⁵. Ainsi la mort peut très bien être la conséquence d'une maladie qui « n'est pas à la mort ». La maladie et la mort de Lazare, on le sait, seront l'occasion de la glorification de Dieu, par le biais du signe de sa résurrection opérée par Jésus. C'est pourquoi sa maladie n'était pas « à la mort », alors même qu'elle était mortelle.

C'est ce point décisif qui permet à Jacques Ellul de poser la question du sens : qu'une maladie soit mortelle ou non, l'essentiel est qu'elle ne soit pas « à la mort », c'est-à-dire qu'elle soit vécue avec Dieu, et que ce soit ce lien vivant et confiant avec le Dieu vivant et vivifiant qui lui donne un sens.

Cette distinction fondamentale, d'inspiration kierkegaardienne, entre la maladie « à la mort » et la maladie mortelle, éclaire les réflexions de Jacques Ellul sur la problématique des remèdes : les thérapeutiques de type matérialiste,

qui matérialisent l'homme, et le réduisent à sa dimension physiologique, à un ensemble d'atomes, peuvent guérir une maladie curable, ou faire reculer l'échéance finale d'une maladie incurable, mais dans les deux cas elles ne peuvent l'empêcher d'être « à la mort ». Cette orientation peut conduire à l'acharnement thérapeutique, ou à des exploits médicaux, mais dans tous les cas le maintien en vie sans orientation spirituelle dépouille cette vie de tout sens véritable, en la réduisant à un processus physico-chimique.

C'est pourquoi Jacques Ellul termine son texte en interrogeant la validité de tel ou tel remède « devant Dieu ». La seule guérison réelle, affirme-t-il, est la résurrection ; et il prend soin de préciser, afin de lever toute ambiguïté ou d'éviter tout contresens, que cette résurrection ne concerne pas seulement la fin des temps, le jugement et le salut, mais qu'elle a lieu « dès maintenant », *hic et nunc*. Nous pouvons ressusciter au cours de notre vie si nous plaçons résolument celle-ci sous le regard de Dieu. Alors l'espérance prend le pas sur le désespoir, et aucune des maladies que nous endurons, y compris les maladies mortelles, n'est « à la mort ».

CONCLUSION

Dans une étude biblique à propos de 1 Corinthiens 15, en date de 1988 et récemment publiée¹⁶, Jacques Ellul expose une idée fort suggestive : de même que, dans la tradition juive, le jour commence au coucher du soleil et s'achève avec la montée du soleil et le plein jour, de même la mort précède la vie : « Nous commençons par une vie qui est une véritable mort, et nous achevons notre vie sur la résurrection »¹⁷. Nous passons donc de la mort à la vie lorsque, par la nouvelle naissance, nous entrons d'emblée, au cours de notre pèlerinage terrestre, dans la vie éternelle. Dès lors, toutes les maladies qui peuvent nous assaillir, nous affecter, nous diminuer, nous faire terriblement souffrir, peuvent se voir conférer un sens. Elles ne peuvent plus être, à strictement parler, des maladies « à la mort » ; elles peuvent même devenir, comme toute chose dans notre vie, des signes à la gloire de Dieu¹⁸. Tel est le riche héritage kierkegaardien transmis à Jacques Ellul, telle est la source existentielle et spirituelle qui irrigue sa pensée.

À propos de l'auteur

Frédéric Rognon est Professeur de philosophie à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg ; directeur de publication de la revue *Foi & Vie* ; auteur de : *Jacques Ellul. Une pensée en dialogue*, Genève, Labor et Fides, 2007, 2013; *Généralisations Ellul. Soixante héritiers de la pensée de Jacques Ellul*, Genève, Labor et Fides, 2012.

Notes

1. Jacques Ellul, « Préface », in Nelly Viallaneix, *Écoute, Kierkegaard. Essai sur la communication de la parole* (2 tomes), Paris, Les Éditions du Cerf (coll. Cogitatio Fidei), 1979, tome I, pp. ii–iii.
2. Voir : Hélène Politis, *Kierkegaard en France au XXe siècle : archéologie d'une réception*, Paris, Éditions Kimé,

- 2005 ; Florian Forestier, Jacques Message et Anna Svenbro, *Kierkegaard en France. Incidences et résonances*, Paris, Éditions Bibliothèque nationale de France, 2016.
3. Voir : Søren Kierkegaard, *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions de l'Orante, tomes I–XX, 1966–1986.
4. Jean 11, 4.
5. Voir : Søren Kierkegaard, « Post Scriptum définitif et non scientifique aux Miettes philosophiques », *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions de l'Orante, tomes X–XI, 1977.
6. Voir : Søren Kierkegaard, « La maladie à la mort », *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions de l'Orante, tome XVI, 1971.
7. Voir : Søren Kierkegaard, « L'école du christianisme », *Œuvres Complètes*, Paris, Éditions de l'Orante, tome XVII, 1982.
8. Søren Kierkegaard, « La maladie à la mort », *op. cit.*, p. 169.
9. *Ibid.*, p. 231.
10. *Ibid.*, p. 233.
11. *Ibid.*, p. 238.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 285.
14. Voir : *ibid.*, pp. 167–168.
15. Jean 11, 14.
16. Voir : Jacques Ellul, *Mort et espérance de la résurrection. Conférences inédites de Jacques Ellul*, Lyon, Éditions Olivétan, 2016.
17. *Ibid.*, p. 124.
18. Voir : 1 Corinthiens 10, 31 : « Ainsi, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu ».